

Cité-Amérique | 30 ans Les bienfaits de l'aide à la performance

Mathieu Perreault

Numéro 230, mars-avril 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48163ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perreault, M. (2004). Cité-Amérique | 30 ans : les bienfaits de l'aide à la performance. *Séquences*, (230), 7-7.

Hommage

Cité-Amérique | 30 ANS

Les bienfaits de l'aide à la performance

En 2001, Téléfilm Canada a changé sa manière de distribuer des subventions. Dorénavant, elle ferait de l'« aide à la performance » : les compagnies de production ayant fait les films les plus populaires recevraient les subventions les plus élevées.

La nouvelle donne a suscité un tollé. Téléfilm a été accusée de commercialisme.

Mais pour Cité Amérique, les changements ont été bienvenus. « Ça prenait une manière de pouvoir planifier à l'avance », explique Lorraine Richard, présidente de la maison de production du Mile End, dans son bureau capiteux installé en haut du chic Whisky Bar, angle Bernard et Saint-Laurent. « C'est très difficile de diriger une compagnie sans savoir combien de revenus on va avoir d'année en année. »

Mme Richard a beau parler : avec **Un homme et son péché**, qui a fait huit millions de dollars au box-office (après taxes), Cité Amérique peut compter sur la subvention maximale de Téléfilm : 3,5 millions. Et comme l'évaluation se fait sur les trois dernières années, Cité Amérique peut compter sur ces 3,5 millions jusqu'en 2006, « à moins que quelqu'un batte nos huit millions », dit Mme Richard avec un ton de défi.

La nouvelle comptabilité de Téléfilm tombe bien, parce que **Un homme et son péché** n'est pas une mine d'or pour Cité Amérique : les coûts de production ont été plus élevés que prévus, et Mme Richard ne pense pas en retirer plus de 200 à 400 000 dollars de profits. « Mais l'argent de Téléfilm nous a permis d'embarquer tout de suite dans **Monica la Mitraïlle**, alors ça compense. »

Au fil des ans, Cité Amérique s'est faite un nom dans le film d'époque — avec les séries télévisées *Les Filles de Caleb* et *Blanche* —, a lancé la carrière de Charles Binamé, donnant le ton d'une nouvelle génération de réalisateurs québécois plus éclatés, et a diversifié ses opérations dans les films en anglais et pour enfants.

Et pourtant, son premier film n'appartient à aucune de ces catégories : **Dans le ventre du dragon**, d'Yves Simoneau, sorti en 1989. Le film explique même le nom de la boîte. « Jean Beaudin m'avait téléphoné un jour de 1985 pour me parler d'une adaptation d'un roman publié par Jacques Fortin, éditeur chez Québec Amérique, explique Mme Richard. Je ne voulais pas être toute seule côté cinéma, alors je suis allée chercher Michel Gauthier. Comme Québec Amérique était le producteur, on a hérité du nom. »

Eldorado avant Dogma

Rapidement, Lorraine Richard s'est retrouvée seule maître à bord. Puis, en 1990, est arrivé sur son bureau le projet des *Filles de Caleb*. « Au départ, je n'étais pas forte sur le boggie et les chevaux. Mais j'ai lu le projet et c'était difficile de résister. La directrice des programmes de Radio-Canada à l'époque venait de Shawinigan, la

région où se passe l'action, alors on a eu son appui. Il fallait, parce que c'était plus cher que *Lance et compte*, qui avait lancé le concept des séries coûteuses. On a innové en allant chercher des commandites pour un montant assez élevé, plus de 10% des 13 millions du budget. »

Les Filles de Caleb, réalisée par Jean Beaudin, a établi des records d'audience, avec quatre millions de téléspectateurs. Cité Amérique a pu enchaîner avec *Blanche*, la série qui a lancé Charles Binamé. « Après *Blanche*, Charles est venu me voir et m'a dit qu'il cherchait une formule qui assurerait une équipe légère, dit Mme Richard. Il m'a dit : « Je veux jouer avec les acteurs. Je veux qu'on soit en péril. » L'idée m'a plu et j'ai réussi à convaincre Téléfilm de financer **Eldorado** sans scénario, juste avec un devis très bas, 1,5 million. On a créé le modèle de la carte blanche, avant même *Dogma*. »

À la Quinzaine des réalisateurs, à Cannes en 1995, **Eldorado** a remporté une mention spéciale. Cité-Amérique a rapidement enchaîné la « trilogie » de M. Binamé, avec **Le Cœur au poing** (1997) et **La Beauté de Pandore** (2000). Malgré le peu de succès de **Pandore**, Mme Richard a tout de même permis à M. Binamé de réaliser **Un homme et son péché**. « Je n'avais pas pensé qu'il voudrait faire ça », admet-elle.

Depuis 2001, Cité Amérique s'est lancée dans la coproduction en anglais (*Random Passage, Dice*) et pour les enfants (*Woompa*), tous pour la télé. « En ce moment, on travaille avec des Coréens et des Allemands sur une série pour enfants avec des personnages en plasticine, *Dragon*, dit Mme Richard. L'auteur des livres avait refusé plusieurs propositions d'adaptation pour la télé, mais il a tout de suite aimé notre démo de 30 secondes. La plasticine est un médium dont les enfants se sentent très proches. C'est moins froid. On voit quasiment les empreintes de doigts. Ils sentent qu'ils peuvent prendre les personnages. Nous sommes allés chercher les Coréens et les Allemands parce qu'il s'agit de boîtes très fortes avec ce médium. »

L'an dernier, Mme Lapierre a vendu Cité Amérique à une compagnie inscrite en Bourse, RV Média. Justement, ce sont ses talents d'organisatrice qui ont mené Mme Lapierre vers le cinéma. « Enfant, j'organisais des spectacles pour les enfants du quartier avec des costumes d'un voisin qui était acteur. Ensuite, je suis allée au 4 Sous et j'ai longtemps travaillé au théâtre. J'ai fini par être codirectrice artistique, je négociais des pièces à Londres et Paris. Mon premier travail au cinéma a été sur la série *Les Fils de la liberté* (Claude Boissol, 1981). C'est là que j'ai connu Charles Binamé. » Il jouait alors le rôle principal.

Personne ne peut accuser Lorraine Richard d'avoir froid aux yeux. Ni de se lancer dans des projets avec des inconnus.

Mathieu Perreault



Un homme et son péché